

ETC



BGL, Jean-Pierre Gauthier, Michel de Broin La subversion des origines

Isabelle Lelarge

Numéro 54, juin–juillet–août 2001

La subversion des origines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lelarge, I. (2001). BGL, Jean-Pierre Gauthier, Michel de Broin : la subversion des origines. *ETC*, (54), 4-5.

LE SOMMET, POUR QUI, POURQUOI ?

est au nom des principes de liberté et d'égalité que nous levons le voile sur ce qui gêne la noblesse du « monde meilleur » dans lequel nous étions présumés vivre. Depuis des années, ETC Montréal se voit

interdire l'accès à des documents visuels qui sont en fait destinés uniquement à une minorité de médias. L'organisme qui bloque ainsi l'accès à une information dont le caractère public n'est remis en question par personne est la Galerie René Blouin (Montréal). Cela au profit de la revue qu'elle défend et dont nous nous défendons ici de faire la publicité. Si on n'a pas affaire là à un monopole et à un détournement d'information, de quoi d'autre peut-il bien s'agir?



Le Sommet des Amériques, Québec, mai 2001.

Les numéros d'été présentent dorénavant des portfolios d'artistes afin de rattraper au vol ces œuvres qui passent trop vite. Nous reviendrons jusqu'à trois années en rétrospective. Cette fois, trois artistes ont retenu notre attention parce qu'ils se ressemblent sous certains aspects.

Signalons qu'ETC Montréal travaille avec deux nouveaux comités de rédaction. Les membres du comité de rédaction sont les suivants : Isabelle Lelarge, directrice et rédactrice en chef; Christine Palmiéri, rédactrice en chef adjointe; Luce Lefebvre, adjointe à la rédaction. Le comité de rédaction élargi est constitué de : Isabelle Lelarge, Sylvie Janelle et Yvan Moreau; il voit aux publications « Hors-série » dont nous vous entretiendrons dans les mois prochains.

Enfin, je ne peux passer sous silence le décès de personnes que nous avons côtoyées et appréciées au cours des ans. Nos chaleureuses sympathies aux proches de Charles Daudelin, Denise Bouchard et Françoise Labbé. Bon été !

ISABELLE LELARGE

PORTFOLIOS

LA SUBVERSION DES ORIGINES

BGL, Gauthier, de Broin

Un « déplacement parodique », dirait le critique Patrice Loubier¹, à propos de ce qui opère dans les démarches plastiques de BGL. Quant à Jean-Pierre Gauthier et Michel de Broin, ce déplacement est également prégnant tant l'ironie, en biais, juste bien située, le sarcasme et le cynisme, voire le scabreux (sans compter tout le reste), sont présents dans ces œuvres. Ils en sont le but ou sous-tendent les mobiles des dissonances qui les installent.

Comme on visite depuis des décennies « l'art des femmes », j'ai pensé rencontrer trois productions de la relève masculines: le trio BGL, de Québec; Jean-Pierre Gauthier et Michel de Broin, de Montréal. Ils sont tous sculpteurs et débordent sur plusieurs champs disciplinaires. On pense à la performance sous forme d'idées actées, quand l'artiste embauche des performeurs pour habiter pendant quelques heures une armoire (M. de Broin, *Comblé le trou*, 2000), ou à la conception sonore et aux machines sonores de Jean-Pierre Gauthier, et enfin à l'architecture et l'artisanat, de BGL.

Ces artistes proposent un travail politique, revendica-

teur, formel. Ces trois démarches éminemment singulières convient les spectateurs à se considérer davantage eux-mêmes en tant qu'expérimentateurs de pièces fort complexes, aux strates et messages pluriels. À priori, il fait froid dans ces pièces, car on nous « sert » des miroirs distants et poétiques où, paradoxalement, on laisse peu de place à l'évasion et à l'imaginaire.

Voilà pour la théorie, car on travaille ici surtout à partir d'un quotidien, soit en le copiant, en l'imitant, soit en le modifiant subtilement voire en le contaminant. Quant à la toile de fond de ces créations, elle réside dans le fait que ces artistes vivent dans un quotidien amplement connoté, auquel les spectateurs s'identifient. Le fait que ces créateurs soient sans marché et sans galerie oriente considérablement leurs travaux. La subversion des origines, dans leur cas, c'est l'ironie et le sarcasme qui planent partout dans des travaux qui, avec leurs réalistes apparences, traitent de la difficulté d'être et de l'absence d'espoir.

Chez BGL (Jasmin Bilodeau, Sébastien Giguère, Nicolas Laverdière), le spectaculaire et la communication animent les projets. Les motivations à conscience humanitaire, écologique, politique, sont tein-

tées de questionnements sur nos habitudes de vie. On vise ce quotidien que nous ne voyons même plus tant il s'est inséré en nous.

Leurs travaux comprennent des manœuvres telles que l'encan, les enquêtes sur le terrain, et surtout l'inventivité; elles font que BGL s'impose avec force sur l'échiquier des discours de revendication en art au Québec.

Dans ses « interventions » depuis 1996, BGL réalise des copies d'objets qui marquent nos sociétés de consommation. À partir de l'utilisation de bois, ou de papier, des objets sont recréés, imités dans une facture quelque peu naïve, et sont en définitive « mal imités »! C'est par la proposition des objets imités gauchement, sur bois, que s'affiche une ambiguïté ou un subterfuge dans la compréhension des messages que BGL émet. Ces « faciles » imitations ou trompe-l'œil mirifiques peuvent tomber à l'eau... comme les milliers de contenants de plastique qui remplissaient, à l'hiver 2001, la marquise du hall d'entrée du Musée du Québec. En effet, qui dit si ces contenants n'ont pas été perçus par certains en tant que provocation, ou pied-de-nez à un certain establishment de la ville de Québec, qui n'apprécie peut-être pas que les dorures et autres matériaux respectables soient remplacés par de simples contenants de plastique de couleur. Qui sait ?

La subversion des origines apparaît chez BGL, quand nous voyons les dispositifs ratés de la reproduction parfaite non atteinte. On détecte l'absurdité de la représentation, qui n'a pas la force de jouer son rôle en entier et on sent, en l'occurrence, que le représenté, et donc le mal représenté, provient d'un jeu qui ne vaut aucune chandelle. Sinon celle de la liberté la plus absolue.

Jean-Pierre Gauthier, quant à lui, a modifié tout un pan de métier en poétisant à l'extrême le travail domestique lié au nettoyage domestique et industriel. Par conséquent, il s'insère dans le réel et le courant qui deviennent ses matériaux de référence. Les machines qu'il a créées peuvent aussi altérer, salir et tourner sans fin à vide. Ce qui est parfois sordide peut se transformer en un ballet « électro-mécanique » féerique. Sous le commandement de petits moteurs et de senseurs, l'ensemble des petites pièces de métal du quotidien s'active en mouvements et en bruits. Ces mises en espace et ces in-situ de reconstitution de salles d'eau et autres lieux au passé évident, qu'on ne souhaite pas réellement connaître, ces pièces aux lavabos reconstitués, volontairement salis, rendent ce souci de retransposer ce qui n'est pas (osons-nous croire), par un recours au besoin d'empirer le réel. Parfois, avec Gauthier, on se croirait au cinéma ou au théâtre, tant tout est trop parfait et trop explicite. Sans compter que Gauthier aura dévié et amplifié la voca-

tion de bruits auparavant silencieux, alors que des bruits qu'on n'écoutait pas jusqu'alors sont devenus importants, audibles. Les mises en scène et les reconstitutions sont si parfaites qu'elles deviennent quasi intenable. Et c'est là que se trouve la brèche entre quotidien et fiction et que veille le malaise.

Michel de Broin modifie la fonction utilitaire première d'un objet pour nous le faire voir autrement, sous d'autres angles. Son *Schweiz Prokjekt* fait récemment à Bâle témoigne autant de préoccupations philosophiques et idéologiques que de questionnements plastiques. Lors de sa résidence de six mois au studio du Québec², de Broin a revisité la thématique de l'atelier pour rendre compte, à sa manière, du mobilier ambiant et de l'imaginaire qui investissent l'artiste quand il est seul avec lui-même. Du coup, il a jumelé les trous de l'atelier aux trous de l'« emblématique » fromage. Cette pulsion de remplir les trous serait ni plus ni moins la démonstration d'un esprit que la manie stimule. Les manies font aussi partie du quotidien et de la vie. L'artiste propose, tout en dérivation, un univers aride, aux limites du carcéral (?), où on ressent une impression d'enfermement, un retrait. Les trous à combler, dans le cas de la configuration architecturale (cylindres en béton sur mur en béton), et dans le cas du mobilier (doigts sur bois) induisent la communication, le toucher, les références sexuelles, les orifices.

Le projet articulé autour de « la table » de l'atelier renvoie aux fonctions de voir ce qui est caché et de le montrer, et nous voici voyeuristes, fétichistes. Ce qui semble anodin, quasi invisible tant qu'il appartient au quotidien – l'architecture et le mobilier – constitue, en fait, une magistrale référence sexuelle, sur fond d'aveux et de constats éloquents de solitude, de la part d'un artiste. La caravane au-dessus de Berlin, au-dessus d'un « ailleurs » à la Win Wenders, suspendue en plein ciel, n'est que nostalgie, humour.

De Broin espère aussi que la contamination ou le parasitage seront efficaces. En répliquant plus ou moins bien des installations électriques qui envahissent par endroits les espaces d'exposition, on hésite entre de réels systèmes de filage ou des pièces artistiques. Sauf que si on prête bien attention, ces formes en cahoutchouc ne présentent rien de bien fini, ce qui va à l'encontre de la réputation de la Suisse comme appréciant le fonctionnel et la propreté. Ce sont donc des œuvres, grimpantes.

ISABELLE LELARGE

NOTES

¹ Patrice Loubier, « BGL : Du contemporain au traditionnel, et retour » *Temporalité*, La chambre blanche, Québec, 2000.

² Du 1^{er} juillet 2000 au 30 janvier 2001.